CHAPITRE II.

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Pour nous rendre compte de la manière dont les plus anciens écrivains ecclésiastiques entendirent le récit mosaïque de la création, il nous faut remonter au delà de l'ère chrétienne et examiner brièvement comment l'expliquèrent les Juifs alexandrins, parce que ce fut dans leurs écrits que les premiers Pères de l'Église puisèrent en partie leurs idées.

L'école judéo-alexandrine et surtout Philon, son principal représentant, celui qui exerça le plus d'influence sur les interprètes de la Sainte Écriture, au commencement du Christianisme, adoptèrent, comme système d'exégèse, la méthode allégorique et expliquèrent le texte sacré dans un sens figuré, ne s'arrêtant pas au sens littéral, c'est-à-dire à celui qui ressort du sens naturel des mots pris dans leur acception ordinaire, mais s'efforçant d'en tirer des enseignements dogmatiques ou moraux qui n'en découlent qu'en donnant aux termes une valeur symbolique, allégorique ou typique, de sorte qu'ils représentent autre chose que ce qu'ils expriment dans l'usage vulgaire et commun.

Le plus ancien auteur judéo-alexandrin, dont il nous soit resté des fragments, Aristobule, avait composé en grec un commentaire sur le Pentateuque, qu'il dédia à Ptolémée-Philométor. Il vivait vers l'an 150 avant Jésus-Christ. Il considérait la description de l'œuvre des six jours dans la Genèse comme une allégorie signifiant l'ordre et la succession qui règne dans le monde. La création de la lumière,

accomplie le premier jour, ne lui paraissait pas, au fond, différente du repos du septième jour. Il admettait donc ce qu'on appelle la création simultanée, c'est-à-dire une création accomplie en un seul instant, sans aucun intervalle ni aucune distinction de jours ou d'époques [1].

L'allégorisme qu'il légua à la communauté juive d'Alexandrie, prit, dans les écrits de Philon, contemporain de Notre-Seigneur, les plus vastes proportions. Philon était un fauteur enthousiaste des doctrines de Platon. Il s'était tellement imprégné des idées du philosophe grec qu'on disait de lui, à Alexandrie : *Ou Platon philonise ou Philon platonise.*

Pour concilier les idées platoniciennes avec la Bible, il interprétait cette dernière dans un sens allégorique, quand le sens littéral ne se prêtait pas, à son gré, à ses spéculations. Nous avons de lui un livre *De la création du monde selon Moïse*, qui n'est guère qu'un commentaire allégorique du premier chapitre de la Genèse. Les *Deux livres des allégories de la Loi* en sont la continuation. D'après le philosophe juif, le récit de la création du monde, de l'homme et du paradis terrestre n'est qu'un symbole et une figure. A des considérations élevées et exposées avec éloquence, il mêle toutes sortes de subtilités empruntées à la cabale et à la philosophie de son temps, telle qu'on l'enseignait à Alexandrie, dans cette « Babel de l'érudition profane [2]. »

Le premier chapitre de la Genèse n'est qu'une allégorie. Philon regarde le chiffre des six jours de la création comme

[1] Voir L. G. Valckenaër, *Diatribe de Aristobulo Judæo*, in-4°, Liège, 1806, p. 21, 69 et suiv. Cf. Origène, *Contra Celsum*, IV, 51, où il loue Aristobule et Philon et leur méthode allégorique, t. XI, col. 1112, et la note 91, *ibid.*, qui reproduit les passages des anciens sur Aristobule.

[2] C'est ainsi que l'appelle Villemain, *Du Polythéisme*, en tête du *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle*, 1861, p. 53.

purement symbolique; il n'a aucune valeur réelle[1]. Le nombre six est celui de la perfection, parce qu'il renferme six unités, deux trinités et trois dualités, le principe mâle et le principe femelle combinés ensemble. En disant que le monde a été créé en six jours, Moïse veut donc seulement exprimer par une métaphore l'ordre parfait qui règne dans l'univers. « Ce serait simplicité extrême de penser, dit Philon au commencement de ses *Allégories de la loi*[2], que le monde a été créé en six jours (réels) ou même en général dans un temps quelconque. » Cette idée de Philon mérite d'être soigneusement remarquée, parce qu'elle fit règle pour tous les interprètes qui commentèrent après lui, à Alexandrie, la cosmogonie biblique.

Les premiers écrivains chrétiens admirent l'explication allégorique que leur transmettait la synagogue et dont Philon était le principal interprète[3]. L'Église reconnaît l'existence du sens spirituel dans les Saintes Écritures, mais elle

[1] « Quand tu entends [Moïse dire] : (Dieu) acheva ses œuvres le sixième jour, tu ne dois pas t'imaginer qu'il s'agit d'un intervalle de jours, mais du nombre parfait, six. » Philon, *Sacræ Legis Allegor.*, l. I, *Opera*, édit. Turnebe, Paris, 1640, p. 41. — Aujourd'hui encore, en arithmétique, on appelle *nombre parfait* un nombre égal à la somme de ses diviseurs. 6 est le premier des nombres parfaits; 28 est le second; ils croissent ensuite très rapidement.

[2] Εὐηθὲς πανὺ τὸ οἴεσθαι ἓξ ἡμέραις, ἢ καθόλου χρόνῳ κόσμον γεγονέναι. *Sacræ Legis Allegoriarum* liber I, édit. Turnebe, p. 41. Philon avait dit la même chose dans son *De mundi opificio*, p. 3, 14. Nous lisons, p. 14 : Τότε... ἅμα πάντα συνίστατο. Συνισταμένων δι' ὁμοῦ πάντων κ. τ. λ.

[3] « Istam interpretandi (allegoricam) rationem a Judæis didicisse Christianos, dit Valckenaër. Primus et hic auctor citari poterit Aristobulus, cui Alexandriæ sæpe fuit cum eruditis e Musæo disputandum. Secundus Philo. » *Diatribe de Aristobulo Judæo*, p. 69. — Le système allégorique de Philon et ses théories sur les nombres ont été admis notamment par le plus ancien Père de l'Église dont l'explication du premier chapitre de la Genèse nous soit restée, S. Théophile d'Antioche. Voir Mgr Freppel, *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle*, 1860, p. 270 et suiv.

n'approuve pas les excès de ceux qui lui ont sacrifié le sens littéral, comme la question que nous étudions ici nous en offrira des exemples.

Les Pères de l'âge apostolique, toujours sur la brèche pour la défense de la foi, ne purent écrire que quelques lettres ou quelques pages rapides, dans lesquelles ils n'eurent point à s'occuper directement de la cosmogonie mosaïque. Mais, dès le second siècle, elle fut l'objet de plusieurs études spéciales. S. Jérôme dans son *Catalogue des auteurs ecclésiastiques* et Eusèbe dans son *Histoire* nous ont conservé les noms de Papias, de Rhodon, disciple de Tatien, de Candide, d'Appion, de Maxime qui avaient écrit sur l'œuvre des six jours. Malheureusement leurs traités sont perdus, de même que celui que S. Justin, martyr, avait composé sur le même sujet, d'après Anastase le Sinaïte[1].

Les premiers monuments chrétiens qui nous restent sur la cosmogonie biblique ont été écrits sur les lieux mêmes où avait fleuri Philon, à Alexandrie[2]. Quand la science de la religion nouvelle fut éclose dans l'école célèbre qui porte le nom de cette ville, les maîtres fameux qui la dirigèrent ne tardèrent pas à examiner le premier chapitre de la Genèse. L'école d'Alexandrie accepta non seulement le principe général de l'allégorisme, mais aussi la plupart des sens

[1] Anastase le Sinaïte, *Anag. Contemp. in Hexaem.*, l. VII, init., t. LXXXIX, col. 942. Voir aussi col. 962 et 966. — L'analyse que fait Anastase de S. Justin semblerait indiquer que le saint martyr ne voyait qu'un symbole, comme Philon, dans les six jours cosmogoniques. Voir le passage, S. Justini *Fragmenta*, appendix, pars II, c. XVI, t. VI, col. 1597-1599. S. Hippolyte avait aussi composé un commentaire sur la Genèse, mais il ne nous en reste que très peu de fragments. Ils ont été réunis par M. Paul de Lagarde, *Hippolyti Romani quæ feruntur omnia græce*, Leipzig, 1858, p. 123 et suiv.

[2] A part ce qu'en dit S. Théophile d'Antioche, dont nous dirons un mot ailleurs. Cf. plus haut, p. 13, et plus loin, p. 44, note 1.

symboliques particuliers admis par Philon, dont le souvenir était toujours vivant en Égypte et dont les écrits étaient lus avec ardeur. L'historien de Philon, M. Siegfried, a écrit avec une teinte d'exagération, mais non sans un fond de vérité : « [Le système allégorique de Philon] avait absorbé, comme un immense réservoir, tous les petits ruisseaux de l'exégèse biblique à Alexandrie pour déverser ensuite ses eaux dans les rivières et les canaux à mille bras de l'interprétation juive et chrétienne des Saintes Écritures [1]. »

Les théologiens de l'école d'Alexandrie acceptèrent ainsi, pour rapporter un exemple qui nous sera plus tard utile, la symbolique des nombres de l'auteur juif : l'unité fut considérée comme le nombre de la vertu ; deux fut celui de la division et du mal ; cinq, celui des sens et de la sensualité ;

[1] C. Siegfried, *Philo von Alexandria als Ausleger des alten Testaments*, 1875, p. 27. Le fait des emprunts faits directement ou indirectement par les Pères à Philon est universellement admis. Voir Mgr Freppel, *Clément d'Alexandrie*, 1865, p. 125, 428-429, etc.; l'abbé Biet, *Essai historique et critique sur l'école juive d'Alexandrie*, Paris, 1854, p. 299-341, qui le prouve en détail. — Anastase le Sinaïte place le *De mundi creatione* de Philon au même rang que les Hexamérons des Pères, *Contempl. anag.*, l. VII, t. LXXXIX, col. 956, 961, et S. Jérôme a mis cet écrivain dans son *Catalogue des auteurs ecclésiastiques* (cap. XI, t. XXIII, col. 625). — A la suite de Philon, « la plupart des chrétiens d'Alexandrie [affirmèrent donc], dit M. Cruice, que les six jours n'étaient que la représentation mystique de la puissance du nombre six... Réduisant à une belle allégorie toute la narration de Moïse, ils ne [donnèrent] à l'Être suprême qu'un seul instant pour tout enfanter; ils pensaient lui attribuer ainsi une action plus en harmonie avec sa puissance et son immutabilité, et rendant cette action unique et générale, ils en voyaient l'accomplissement dans ces premières paroles de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*. Le fragment de S. Justin conservé par Anastase le Sinaïte et mentionné plus haut peut servir à expliquer cette opinion mystique des Alexandrins, et à fortifier la conjecture qui rendrait cette opinion commune aux chrétiens de la primitive Église. S. Justin suppose que la création, la nature entière, les différents êtres, chaque genre et chaque espèce, en

six et dix celui de la perfection [1]. Un emprunt plus important que nous avons déjà indiqué, ce fut l'adoption de son sentiment sur la création simultanée.

Il faut cependant se garder d'affirmer que les chrétiens reçurent tout entière et les yeux fermés la tradition philonienne : ils n'eurent garde d'admettre que la matière était incréée, comme faisaient les Juifs alexandrins, qui se mettaient sur ce point en contradiction avec les Saintes Écritures [2] ; ils enseignèrent tous, au contraire, de la manière la plus expresse, que Dieu était le créateur comme l'ordonnateur du monde. Leur cosmogonie se distingue aussi de celle de Philon par son caractère christologique. Les Pères, à la suite de S. Paul, leur maître, voient partout le type du Christ, rédempteur des hommes.

Mais nous n'avons pas à nous arrêter ici à ces différences

particulier, se divisent par le nombre six, qui est, à la fois, dans la pensée de Dieu, le chiffre générateur des substances et régulateur des modes. Il résulte de cette explication que la création des six jours n'est qu'une magnifique classification dans laquelle les œuvres de la Providence sont rangées suivant leur grandeur et leur beauté, et, se manifestant sur une ligne progressive, vont de l'inanimé à l'organisé, de l'organisé à l'insensible, de l'insensible à l'instinctif, de l'instinctif à l'homme. Il est probable que telle fut l'opinion de la plupart des néoplatoniciens et de ces nombreux disciples d'Ammonius qui demandaient que la religion chrétienne s'accommodât avec leurs systèmes philosophiques. Tertullien, *De Præscript.*, c. VII. Cf. Mosheim, *Hist. Eccles.*, sæc. III, p. 11. » Cruice, *Essai critique sur l'Hexaéméron de S. Basile*, p. 45-46.

[1] Zöckler, *Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft*, t. I, p. 99. Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, V, 14; VI, 16, t. IX, col. 137; col. 368. La symbolique philonienne des nombres se trouve déjà dans l'Hexaméron de S. Justin, dans le fragment qu'en a conservé Anastase le Sinaïte, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, p. 25. Cf. S. Augustin, *De Civ. Dei*, l. XI, c. XXX, édit. Gaume, t. VII, col. 475.

[2] Les savants sont en désaccord sur la question de savoir si Philon admettait l'éternité de la matière. Il y a lieu de croire qu'il l'admettait en effet.

essentielles. Après les avoir signalées en passant et après avoir indiqué en quoi les Juifs hellénistes ont influé sur l'école chrétienne d'Alexandrie, il est temps de faire connaître la cosmogonie de cette école elle-même, si célèbre dans l'Église sous le nom de Didascalée.

Le premier maître du Didascalée dont les opinions sur le premier chapitre de la Genèse nous soient connues par ses propres écrits[1] est Clément d'Alexandrie, mort vers 217. D'après lui, Dieu a créé le monde de toute éternité et il le crée sans cesse. Le monde n'a pas été créé dans le temps, mais le temps est né avec le monde. Toutes les créatures ont été produites à la fois[2]; la distinction des six jours dans le récit mosaïque n'indique pas une succession réelle du temps, c'est une manière de parler au moyen de laquelle l'auteur inspiré s'accommode à notre intelligence et à notre façon de concevoir les choses : il nous représente de la sorte l'échelle graduée des êtres qui composent l'univers. Le jour dans lequel Dieu crée le monde, c'est le Verbe[3].

Le disciple de Clément, Origène (185-254), est le représentant principal de l'école d'Alexandrie et celui dont les idées, malgré le discrédit qui s'attacha depuis à son nom, ont exercé l'influence la plus étendue sur les auteurs ecclésiastiques[4]. Doué d'un génie merveilleux et d'une puissance

[1] S. Pantène, le maître de Clément, philosophe stoïcien, converti au Christianisme, avait composé, d'après Anastase le Sinaïte, un Hexaméron, aujourd'hui perdu. Anast. Sin., *Contempl. in Hexaem.*, l. VII, *Patr. gr.*, t. LXXXIX, col. 962.

[2] Ὁμοῦ; ἀθρόως. *Strom.*, VI, 16, t. IX, col. 369 et 376. Cf. à la fin de ce volume IX de la Patrologie grecque, Le Nourry, *Dissert.* II, c. VIII, art. I : « Mundum totum simul, nullo interjecto temporis spatio, a Deo creatum, » col. 1147-1149. Le savant bénédictin remarque, col. 1149, que Clément, comme plus tard Origène, avait emprunté à Philon cette opinion sur la création simultanée.

[3] Ἡμέρα γὰρ εἴρηται ὁ... Λόγος. *Strom.*, VI, 16, t. IX, col. 376.

[4] Voir Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. III, p. 585 : « Je crois qu'on peut assurer que depuis lui jusqu'à S. Chrysostome, tous ceux qui ont travaillé avec quelque estime sur l'explication des Écritures, ont été ses disciples et n'ont guère dit que ce qu'ils avaient appris de lui. »

de travail en quelque façon inépuisable, il commenta l'Écriture Sainte tout entière et l'étudia, pour ainsi parler, sous toutes ses faces, de telle sorte qu'il créa une tradition exégétique dont nous retrouverons l'empreinte chez la plupart des commentateurs qui sont venus après lui.

Une partie notable de ses nombreux écrits est aujourd'hui perdue, mais nous possédons encore une traduction latine de son exposition de la Genèse, dont la première homélie traite de l'œuvre des six jours; nous avons aussi de lui quelques fragments de son Commentaire sur la Genèse; enfin le livre IV *Des Principes* et son *Traité contre Celse* contiennent plusieurs pages sur la création.

Comme Philon, comme Clément, son maître, Origène croit que l'univers a été créé tout à la fois. Il cherche la preuve de sa théorie de la création simultanée dans l'œuvre du quatrième jour. Il est impossible, pense-t-il, de concevoir des jours avec un soir et un matin, sans soleil et sans lune; par conséquent ce que Moïse appelle les trois premiers jours cosmogoniques, ce ne sont pas des durées, un espace de temps, c'est une figure qui exprime la gradation des êtres. « Quel homme doué de bon sens, demande-t-il, croira qu'il a pu y avoir un premier, un second, un troisième jour, un soir et un matin, sans soleil, sans lune et sans étoiles[1]? »

[1] Origène, *De principiis*, l. IV, 16; Migne, *Patr. gr.*, t. XI, col. 376-377 : Τίς γοῦν νοῦν ἔχων οἰήσεται πρώτην καὶ δευτέραν καὶ τρίτην ἡμέραν, ἑσπέραν τε καὶ πρωΐαν χωρὶς ἡλίου γεγονέναι, καὶ σελήνης καὶ ἄστρων; — Justinien blâme ce passage d'Origène à la fin de sa lettre à Ménas, *Liber adversus Origenem*, Migne, *Patr. gr.*, t. LXXXVI, 1, col. 989. — La même opinion se trouve reproduite en termes analogues dans un fragment du Commentaire sur la Genèse qu'on croit être d'Origène, Migne, *Patr. gr.*, t. XII, col. 97.

Cette observation d'Origène est digne de remarque : la conclusion qu'il prétend en tirer n'est pas exacte, mais le fond même en est juste : le mot « jour » est employé dans un sens figuré, dans le récit de la création, de même que d'autres expressions bibliques employées par l'auteur sacré au commencement de la Genèse. Le docteur alexandrin, pour établir qu'à son sens le récit de la création est une allégorie, cite ces locutions à la suite du passage que nous venons de rapporter : « Dieu plante des arbres dans le paradis terrestre, il se promène le soir, » etc.[1]. Cette manière de parler est évidemment figurée ; le mot « jour » l'est également.

Origène entend aussi de la création simultanée le verset 4 du chapitre II de la Genèse. Celse, s'appuyant sur l'argument que nous venons de voir employé par Origène lui-même, disait pour attaquer la foi chrétienne : « Il n'y a rien de plus ridicule que de partager la création du monde en plusieurs jours avant qu'il y eût des jours ; car comment pouvait-il y en avoir avant que les cieux fussent faits, que la terre fût bâtie et que le soleil eût commencé à se mouvoir? » Dans un autre endroit, il disait également : « Considérons encore, reprenant les choses de plus haut, combien il est absurde de faire dire au grand Dieu, au Dieu souverain, par forme de commandement : *Que ceci ou que cela se fasse ;* et de l'introduire, travaillant le premier jour à une chose, le lendemain à une autre, et avançant de plus en plus, le troisième, le quatrième et le cinquième jour jusqu'au sixième. »

A ces objections, qui nous montrent combien sont anciennes les attaques contre le récit biblique de la création, Origène répondait : « Nous avons déjà fait ce qui dépendait de nous pour éclaircir ces commandements : *Que ceci ou cela*

[1] Gen. II, Origène, *loc. cit.*, col. 377.

se fasse, en rapportant ce passage : *Il a parlé et tout a été fait; il a commandé et tout a été créé*[1]... Pour ce qui est des six jours de la création,... c'est ce que nous avons expliqué, selon notre pouvoir, dans nos commentaires sur la Genèse. Et ci-dessus même, pour montrer qu'il ne faut pas prendre les choses à la lettre, comme font ceux qui croient que l'espace de six jours a été effectivement employé à la création du monde, nous avons allégué ces paroles : « C'est » là l'histoire de l'origine du ciel et de la terre ; c'est ainsi » qu'ils furent faits le jour que Dieu créa le ciel et la terre[2]. »

Origène, suivant en tout les traces de Philon, ne voit qu'une allégorie dans l'œuvre entière des six jours. Le firmament est le corps ; les deux grands luminaires sont Jésus-Christ et l'Église ; les étoiles[3] sont les patriarches et

[1] Ps. XXXII, 9, et CXLVIII, 5.

[2] Gen., II, 4; Origène, *Contre Celse*, VI, 60, traduction des *Démonstrations évangéliques*, Migne, t. I, col. 347-348. Voir le texte, Migne, *Patr. gr.*, t. XI, col. 1389. Le mot *jour*, au singulier, ne signifie certainement pas, Gen., II, 4, un jour unique ; mais cette expression de Moïse mérite, néanmoins, d'être relevée, parce qu'elle prouve que, dans son langage, יום, *yom* ou *jour* ne signifie pas seulement une durée de vingt-quatre heures, mais aussi un temps indéterminé, comme le soutiennent ceux qui défendent les jours-époques. « *Dies* ibi, dit le P. Petau, pro tempore vel spatio simpliciter sumitur, sive pro diebus, ut plerisque placet. » *De mundi opificio*, l. I, c. V, nº 4, *Opera*, édit. de Bar-le-Duc, t. IV, p. 252. S. Augustin, d'ailleurs, a raisonné comme Origène : « Superius septem dies numerabantur, dit-il ; nunc unus dicitur dies, quo fecit Deus cœlum et terram, et omne viride agri, et omne pabulum, cujus diei nomine *omne tempus* significari bene intelligitur. » *De Genesi contra Manich.*, l. II, c. III, nº 4, *Opera*, édit. Gaume, t. I, col. 1077. Il répète la même chose un peu plus loin : « Nomine diei universum tempus. » C. VI, nº 7, col. 1080.

[3] Origène paraît porté à croire, *De principiis, Prol.*, nº 10, t. XI, col. 120-121, que les astres sont animés. Il affirme expressément que les astres sont des êtres animés et raisonnables, *Cont. Cels.*, l. V, 10-11, t. XI, col. 1196 ; *De Princip.*, l. I, c. VII, nºs 3-5, *ibid.*, col. 172-175 ; cf. l. III, c. V, nº 4, col. 329. S. Jean Damascène le réfute, *De fide ortho-*

les prophètes; les poissons et les reptiles sont les pensées basses et rampantes de l'âme; les oiseaux, les pensées élevées, etc. Une multitude de mondes ont précédé le nôtre, une multitude d'autres le suivront. Le paradis terrestre lui-même n'a jamais existé comme tel, c'est une pure image du ciel[1].

Si Origène prétendait tirer seulement des leçons morales et édifiantes de la création ainsi envisagée[2], comme l'ont

doxa, l. II, c. VI, Migne, *Patr. gr.*, t. XCIV, col. 885 et la note de Lequien, *ibid.* S. Thomas déclare que la question de savoir si les astres sont animés ou non ne rentre pas dans le domaine de la foi. *Cont. Gent.*, l. II, 70. Cf. Freppel, *Origène*, 1868, t. I, p. 380. S. Augustin avait admis comme possible que « ad societatem (angelorum) pertineant sol et luna et cuncta sidera. » *Enchirid.*, 58, édit. Gaume, t. VI, col. 376. Cf. *De Gen. ad litt.*, l. II, c. XVII, nº 37, t. III, col. 244.

[1] Origène, *Selecta in Gen.*, II, 8 et 9; t. XII, col. 100; *Contra Celsum*, IV, 39, t. XI, col. 1089. Cf. Philon, *De mundi opificio*, p. 37 et 38. Plusieurs Pères ont reproché à Origène cette interprétation, S. Épiphane, *Hær.* LXIV, 4 et 47, t. XLI, col. 1077 et 1148; *Epist. ad Joan. Hieros.*, V, t. XLIII, col. 386; S. Méthode, dans Photius, *Codex* 234, *Patr. gr.*, t. CIII, col. 1112; S. Eustathe, *De Engastrimytho*, § XXI, *Patr. gr.*, t. XVIII, col. 656; S. Basile, *Hom.* III *in Hexaem.*, 9, et *Hom.* X, 1, t. XIX, col. 73, 188; S. Jean Chrysostome, *In Genes. Hom.* XIII, 9, t. LXIII, col. 108; Sévérien de Gabales, *De mundi creat.*, orat. I, 5, *Patr. gr.*, t. LVI, col. 435; S. Grégoire de Nysse, *In Hexaem. liber*, t. XLIV, col. 81; Photius, *Ad Amphilochium*, questio LXX, t. CIII, col. 440, etc. Cf. S. Augustin, *De Gen. ad litt.*, VIII, 1, nº 4, t. XXXIV, col. 373; *De Civ. Dei*, XIII, 21, t. XLI, col. 394; S. Jérôme, *Præf. in Malach.*, t. XXV, col. 1541; Théophile d'Alexandrie, *Epist. pasch.*, II, dans les Œuvres de S. Jérôme, Migne, *Patr. lat.*, *Epist.* XCVIII, 9-18, t. XXII, col. 799-807. Nous rapportons plus loin, p. 34, note 4, le jugement d'Anastase le Sinaïte qui le condamne, quoiqu'il n'ait cependant cherché lui-même dans l'Hexaméron que des sens allégoriques. Voir aussi le passage de l'Hexaméron de S. Hippolyte, conservé par S. Jean Damascène, *Patr. gr.*, t. X, col. 584, ou édition de Lagarde, *Hippolyti Romani quæ feruntur omnia græce*, § 20, p. 115.

[2] Cf. ce que dit Origène, *Hom.* XI *in Num.*, t. XII, col. 643, sur l'emploi de l'allégorie comme moyen d'édifier les fidèles.

fait plus tard S. Basile et S. Ambroise, on n'aurait qu'à applaudir, mais il tombe dans une exagération qu'on ne peut approuver, en niant au premier chapitre de la Genèse son sens littéral et naturel.

Après Origène, nous ne rencontrons personne qui ait expliqué les premiers chapitres de la Genèse d'une manière exclusivement allégorique[1]. Les œuvres de ses disciples ou de ses défenseurs immédiats ne contiennent rien d'ailleurs qui intéresse notre sujet spécial. S. Athanase (296-373), l'illustre évêque de la ville d'Alexandrie où avait enseigné Origène, est le premier, depuis ce grand docteur, chez lequel nous trouvions formellement exprimées ses idées sur la création simultanée. Il accepte l'opinion du chef du Didascalée : « Aucune créature n'est plus ancienne que l'autre, s'écrie-t-il, dans un discours contre les Ariens; toutes les espèces ont été créées à la fois, ensemble, par un seul et même commandement[2]. »

Le vaillant défenseur de la foi contre l'arianisme, constamment occupé par ses luttes contre l'hérésie, n'a point

[1] Le cardinal Cajetan a accepté une partie des explications allégoriques d'Origène : « [Moses] accommodavit, dit-il, sex ordinate se habentibus perfectionibus universi sex dies, ad significandum quod res universi sunt a Deo dispositæ, ordinatæ et consequenter se habentes inter seipsas, quemadmodum sex dies naturales. » *Comment. in Gen.*, c. I, 5, Lyon, 1639, p. 6. Il entend allégoriquement la création de la femme : « Cogor ex ipso textu et contextu intelligere hanc mulieris productionem, non ut sonat littera, sed secundum mysterium, non allegoriæ sed parabolæ. » *In Gen.*, II, 21, p. 22. Il explique métaphoriquement le récit de la tentation : « Serpentis nomine non proprie intelligere animal illud brutum sed metaphorice diabolum... Non fuit sermo vocalis sed sermo internæ suggestionis. Et eodem sermonis genere universus iste dialogus inter serpentem et mulierem intelligendus est, etc. » *In Gen.*, III, 1, p. 24-25.

[2] S. Athanase, *Orat.* II *cont. Arianos*, nº 60, t. XXVI, col. 276 : Τῶν κτισμάτων οὐδὲν ἕτερον τοῦ ἑτέρου προγέγονεν, ἀλλ' ἀθρόως ἅμα πάντα τὰ γένη ἑνὶ καὶ τῷ αὐτῷ προστάγματι ὑπέστη. Voir aussi *Orat.* II *cont. Arianos*, nº 49, col. 249. Cf. nº 11, col. 169.

d'ailleurs écrit de commentaire suivi des Livres Saints[1].

Un successeur d'Athanase sur le siège d'Alexandrie, S. Cyrille (mort en 444) a commenté la Genèse et il s'est montré fidèle, en beaucoup de points, à la tradition de l'école de Clément et d'Origène[2]. Mais il a eu soin d'en éviter les exagérations; sa prédilection pour le sens allégorique ne lui fait pas exclure le sens littéral[3] et il n'admet ni une série éternelle de créations ni la création simultanée. Il résume du reste très succinctement l'histoire de la création.

Le système allégorique de l'école d'Alexandrie a été encore accepté au VIIe siècle, mais avec des restrictions expresses[4] par Anastase le Sinaïte. Il a écrit onze livres de *Considérations anagogiques sur l'Hexaméron* dans lesquels il nous représente la création comme une figure de l'Église de Jésus-Christ. Il emprunte à S. Basile, à S. Grégoire de Nysse, à S. Jean Chrysostome; les applications allégoriques

[1] A part de brèves notes sur les Psaumes, qui nous restent, et un commentaire du Cantique des cantiques et de l'Ecclésiaste, qui sont perdus. Dans les Psaumes, il expose le sens littéral aussi bien que le sens allégorique.

[2] S. Cyrille d'Alexandrie, *Glaphyrorum in Genes.*, l. I, t. LXIX, col. 13 et 16.

[3] *Ibid.*, l. I, c. II, col. 17.

[4] Anastase le Sinaïte, *In Hexaemeron*, l. VII, condamne formellement l'abus qu'avait fait Origène du sens allégorique. « Nobis autem hæc dicentibus de paradiso spirituali, ne glorietur incurvus Origenes tamquam recte sentiens. Ipse enim anagogiis et contemplationibus usus inexplicabiliter, omnes quæ in sex diebus factæ sunt creaturas deduxit per allegoriam ad fabulosas tragœdias, neque cœlum sensile neque terram, neque aquas, neque plantas vere plantas, neque stellas vere stellas, neque aliquid aliud convenienter litteræ intelligens, non tenebras, non lucem, non abyssum, non spiritum, non firmamentum. » Migne, *Patr. gr.*, t. LXXXIX, col. 968. Le texte grec des *Considérations anagogiques* d'Anastase existe au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris et dans diverses bibliothèques, mais on n'en a imprimé qu'une traduction latine avec quelques fragments en grec.

forment néanmoins tout le fonds de son œuvre[1]. Il ne se préoccupe pas de la manière dont a été créé le monde.

Les derniers imitateurs grecs de Clément et d'Origène ont donc abandonné la théorie de la simultanéité de la création. Ce n'est pas sans motif.

Cette théorie est démentie par les faits. La géologie établit que la création, ou au moins l'ordonnance du monde, n'a pas été simultanée, mais graduelle et progressive. La terre n'a pas apparu tout d'un coup, comme nous la voyons aujourd'hui, divisée en mers et en continents, parée de son vêtement de verdure, animée par la présence de l'homme et d'une multitude d'animaux de toute espèce; la vie ne s'est manifestée que par degrés successifs et suivant l'ordre que dépeint Moïse, avec qui les géologues s'accordent essentiellement. L'opinion des Alexandrins est donc erronée. Cependant, quelque fausse qu'elle soit, elle nous fait voir que les interprètes de l'Écriture n'ont pas tous pensé que les six jours de la création désignaient une durée de vingt-quatre heures; elle nous montre que plusieurs d'entre eux ont pensé que le mot « jour » est une expression figurée, métaphorique, dont il faut rechercher le véritable sens, quel qu'il puisse être d'ailleurs.

Elle nous fournit encore un autre enseignement : elle nous prouve que, dans tous les temps, les écrivains chrétiens ont cherché à mettre d'accord la science et la foi[2]. L'erreur des Alexandrins provient des imperfections de la science d'alors. Philon avait voulu réconcilier l'hellénisme

[1] L'éditeur dit en tête de l'ouvrage : « Initio libri III : *Memento, o lector*, inquit, *me dixisse, quod non dissolventes litteram transimus ad non scriptos sensus anagogicos*, etc. Quo loco forte etiam nimius est in eo, ut ostendat constare non posse litteralem opificii divini historiam. » *Ibid.*, col. 851. Anastase applique, en effet, en cet endroit, col. 877, au sens littéral, la parole de S. Paul, II Cor., III, 6 : *Littera occidit*.

[2] La maxime fondamentale de Clément d'Alexandrie est celle-ci : « Il n'y

avec le mosaïsme; Clément et Origène se proposèrent, à sa suite, d'appliquer l'esprit philosophique aux données de la révélation chrétienne et de démontrer que Platon et les grands génies païens, dans ce qu'ils avaient de vrai, ne parlaient pas autrement que la Bible. Ils essayèrent donc d'approfondir les dogmes révélés et de les faire respecter par la raison, en les corroborant par l'autorité de tous les sages que vénérait l'antiquité, et en faisant servir toutes les branches des connaissances humaines d'auxiliaires à la théologie. Le but était noble et grand, mais la tâche était lourde et le génie d'un Origène lui-même plia sous le fardeau. Les maîtres du Didascalée s'imaginèrent faussement qu'il y avait dans l'Écriture des passages qu'il était impossible de défendre en les prenant à la lettre, et pour les justifier, ils recoururent à l'allégorie, à l'exemple de Philon.

Les païens leur avaient appris, il est vrai, à employer ce procédé dont ils abusaient, pour leur part, afin de sauvegarder l'honneur de leurs dieux. Les chrétiens tournaient en ridicule, et non sans motifs, les aventures mythologiques de l'Olympe. Au moyen de l'allégorisme, les polythéistes y découvraient des mythes et des vérités profondes. Les catéchistes d'Alexandrie crurent devoir se servir d'un procédé analogue. Ils pensaient qu'il était impossible d'admettre comme littéralement vrai, entre autres récits bibliques, celui de la création. Comment accepter que Dieu eût été, pour ainsi dire, obligé de s'y reprendre jusqu'à six fois pour achever son œuvre[1]? Mais s'il en était ainsi, qu'était-

a pas plus de foi sans la science qu'il n'y a de science sans la foi. » *Stromat.*, l. v, 1, t. ix, col. 10 : Ἤδη δὲ οὔτε ἡ γνῶσις ἄνευ πίστεως, οὔθ' ἡ πίστις ἄνευ γνώσεως. Voir là-dessus Mgr Freppel, *Clément d'Alexandrie*, leçon xv, 1865, p. 356 et suiv.; Cruice, *Essai critique sur l'Hexaemeron*, p. 85.

[1] C'était l'objection que faisait Celse contre le récit biblique de la création. Origène, *Contra Cels.*, vi, 60, t. xi, col. 1389. Voir plus haut, p. 30.

ce donc que sa toute-puissance? Les naturalistes d'alors ne soupçonnaient point que notre globe n'était arrivé à sa forme actuelle qu'après une série de révolutions successives. Ignorant la vérité, persuadés que le sens littéral du récit biblique était inconciliable avec la science et la philosophie de leur époque, Clément et Origène en conclurent que le premier chapitre de Moïse n'était qu'une allégorie, et ils l'interprétèrent en conséquence. Telle est l'explication de leur système exégétique. Changeons-les de milieu, supposons qu'ils vivent de nos jours, et nous pouvons affirmer, à coup sûr, que les Clément et les Origène salueront avec bonheur les découvertes de la géologie; car ils n'auront pas à changer leur principe fondamental, c'est-à-dire l'accord de la science et de la foi, ils n'auront qu'à l'appliquer autrement.

Cependant les excès de l'allégorisme alexandrin avaient provoqué une réaction; cette réaction s'était manifestée dans les écoles syriennes.